

Recherches sociographiques



Benoît LACROIX et Madeleine GRAMMOND, *Religion populaire au Québec. Typologie des sources. Bibliographie sélective (1900-1980)*

Nive Voisine

Volume 27, numéro 1, 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056195ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056195ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Voisine, N. (1986). Compte rendu de [Benoît LACROIX et Madeleine GRAMMOND, *Religion populaire au Québec. Typologie des sources. Bibliographie sélective (1900-1980)*]. *Recherches sociographiques*, 27(1), 153–154.
<https://doi.org/10.7202/056195ar>

COMPTES RENDUS

Benoît LACROIX et Madeleine GRAMMOND, *Religion populaire au Québec. Typologie des sources. Bibliographie sélective (1900-1980)*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1985, 175p.

En religion populaire, le temps est au bilan. La France a donné le ton, dès 1977, avec le célèbre colloque sur *La notion de « religion populaire » en Europe occidentale, du Moyen Âge à nos jours*, dont les *Actes* constituent encore une espèce de bible pour les spécialistes ; Bernard Plongeron et son équipe, entre autres, ont continué avec la publication de bibliographies régionales.

Benoît Lacroix s'inscrit donc dans un courant très actuel en présentant la typologie des sources et la première partie d'une bibliographie sélective de la religion populaire au Québec. Il était tout désigné pour faire ce travail. Nul ne connaît mieux ce sujet, qu'il a creusé à l'occasion de ses cours, de ses conférences et de son travail de savant animateur. Bien plus, il a été l'instigateur du Centre d'études des religions populaires de Montréal et, de 1970 à 1982, l'âme dirigeante des colloques internationaux qui rassemblaient des spécialistes choisis venant d'Europe et du Québec. Il avait d'ailleurs commencé à faire divers bilans à l'occasion de toutes ces rencontres.

Le père Lacroix nous présente donc, sous forme de bibliographie sélective, un instrument de travail de première main. La bibliographie elle-même est précédée d'une typologie des sources, courte, mais très dense. Il vaut la peine qu'on s'y arrête. L'auteur ne s'attarde guère à définir la religion populaire, et c'est tant mieux. Malgré toutes ses ambiguïtés et au milieu de discussions épiques, ici comme en Europe et en Amérique du Sud, le terme « religion populaire » s'est imposé comme concept opératoire ; il est temps de dépasser les querelles et d'étudier le phénomène en prenant soin de préciser sa propre perception de « populaire ». Lacroix le fait bien en parlant de « religion vécue, pratiquée et montrée par le peuple » et en soulignant que « la religion populaire est davantage naïve, quotidienne et saisonnière, plus familiale, reliée au cosmos, plus près de la vie privée ».

Plus intéressante encore sont les trois caractéristiques que l'auteur attribue à notre catholicisme. Il est d'abord médiéval, dit-il. Nos fondateurs étaient de mentalité médiévale et ils ont apporté ici « leurs traditions religieuses en même temps que leur langue et leurs institutions médiévales ». C'est une idée chère au médiéviste Lacroix et à son équipe. Peut-on dire qu'ils nous en ont donné la preuve certaine ? Il y a beaucoup de vrai dans cette thèse, surtout quand on se situe au niveau du temps long des mentalités, mais j'avoue ne pouvoir y adhérer totalement jusqu'à maintenant. Cet aspect de notre catholicisme, de même que le troisième, mériterait des développements plus considérables. La deuxième caractéristique est beaucoup plus évidente : l'omniprésence des clercs ; mais Lacroix la situe bien en signalant son influence sur nos manières d'être catholiques. Enfin, la prédominance de l'oral constitue la troisième caractéristique. On a souvent oublié ce

« prestige » de la parole et il faut savoir gré à l'auteur de le rappeler de même que d'en tenir un grand compte dans ses catégories de sources et dans ses règles de critique. Les pages qu'il y consacre sont à la fois d'un pédagogue averti et d'un spécialiste du terrain et on ne saurait trop en conseiller la lecture aux historiens, ethnologues ou autres spécialistes des sciences humaines.

La bibliographie proprement dite m'apparaît claire et assez exhaustive. On pourrait chicaner sur certains détails — pourquoi ne proposer des catéchismes, que l'édition de 1924 du catéchisme officiel? — mais il faut plutôt bien souligner quel profit pourront en tirer tous ceux qui s'intéressent à la religion populaire ou même simplement à l'histoire de notre peuple. Lacroix et son équipe nous ont donné un instrument essentiel qui, de surcroît, nous invite à des réflexions bien utiles. Que peut-on demander de plus? Souhaitons que la seconde partie nous arrive bientôt, et d'autres réflexions critiques de notre ami Lacroix.

Nive VOISINE

*Département d'histoire,
Université Laval.*

Allan GREER, *Peasant, Lord, and Merchant: Rural Society in Three Quebec Parishes 1740-1840*, Toronto, Buffalo et Londres, University of Toronto Press, 1985, xvi+304p.

Ne se fiant plus aux seuls observateurs contemporains, témoins oculaires souvent myopes, les historiens du Québec rural à l'époque coloniale se sont mis depuis quelque temps à scruter leur sujet de plus près. Abandonnant provisoirement l'échelle globale, ils ont choisi comme cadre la paroisse, la seigneurie ou la région, afin de mieux mettre en relation les divers types de documents qui émanent des activités des ruraux eux-mêmes. Allan Greer est de ce nombre. Son *Peasant, Lord, and Merchant*, amalgame d'une thèse de doctorat soutenue en 1980 et de recherches plus récentes, porte sur Sorel, Saint-Ours et Saint-Denis, trois paroisses du Bas-Richelieu.

Déjà bienvenu en tant que contribution à l'histoire régionale, l'ouvrage l'est d'autant plus comme première étude de ce genre à traiter la période entre l'enracinement et l'industrialisation. Car à l'encontre de Louise Dechêne, historienne de la mise en place d'une société traditionnelle, Greer nous propose l'analyse d'un Bas-Richelieu qui est déjà devenu, au moment où il l'aborde, un « fac-similé bien enraciné de la société rurale de l'Europe occidentale » (pp. 18-19). N'entrant en matière, après un bref regard en arrière, qu'une bonne vie humaine après l'arrivée des premiers colons dans la région, il présente la période qui s'étend de 1740 à 1840 sous le thème de la rencontre d'une paysannerie féodale avec le capital marchand.

Consacrée à l'analyse des traits fondamentaux de ce fragment de société, la première partie du livre sert de mise en scène à l'entrée des marchands. Pour commencer, le lecteur est invité à un tour de ferme pour voir fonctionner *in situ* une économie familiale qui vise l'autosuffisance sans pourtant s'isoler tout à fait des circuits d'échange. Suit une esquisse du mode de reproduction de ce système économique, traité sous l'angle démographique et sous celui des pratiques successorales. Sur cette base que l'on dirait presque fermée sur elle-même, Greer superpose le système de pouvoir qui l'ouvre de force: la féodalité. Le seigneur et le curé sont présentés ici, non seulement comme bénéficiaires d'un prélèvement multiforme et important sur la production paysanne, mais aussi comme figures d'autorité secondées par l'État.

En deuxième partie, entrent deux types de marchands venus à la rencontre d'une paysannerie inégalement dotée de ressources. Dans une agriculture traditionnelle dont le produit commercialisable par excellence est le blé froment, tout dépend de la nature des sols. Or la région étudiée par Allan Greer se divise, *grosso modo*, en deux zones pédologiques. Une première à sol lourd englobe